

Michel de Bernardy

TERRITOIRE « MOBILE » POUR ENTREPRISES FERTILES

LE CHOIX DES AGRÉGATS URBAINS MOYENS

Dans le contexte d'émergence de nouvelles économies concurrentes par leurs capacités financières et informationnelles, la perte de contrôle au niveau local d'activités à autonomies relatives (publiques comme privées) connote la baisse des capacités de maîtrise du développement déjà induite par la spéculation boursière et la course aux coûts salariaux les plus bas.

Dans ces conditions quelque peu aléatoires, la réponse la plus fréquente est celle des seuils de rentabilité qui induisent l'agglomération des compétences dans les villes qui parviennent par leur taille à assurer une capacité d'attraction et de relative absorption des contrecoups de telle ou telle cessation/reconversion par les multiples opportunités que développent les acteurs. Le nombre et la diversité permettent d'espérer lisser les décisions négatives, les obsolescences technologiques et développer un rebond dans de nouvelles dimensions. D'autres facteurs interfèrent quant à la capacité de reconstruire et d'adapter des compétences compétitives comme la concentration des savoir-faire – la capacité à les renouveler, les transmettre – de susciter l'imagination comme source d'innovation. Ces facteurs urbains génériques n'expliquent que secondairement la logique de concentration croissante observée partout et décrite, entre autres, par A.J. Scott comme devant inévitablement favoriser les moteurs régionaux de l'économie mondiale, les *superclusters* d'activités spécialisées concentrés d'une manière incontournable pour lui dans les très grandes villes mondiales (Scott, 1995 a).

Le cas des plus petites agglomérations de compétences, agrégats plutôt que grappes ou *clusters*, nécessite une réponse différente eu égard aux moindres capacités supposées d'adaptation. Les trajectoires risquent alors d'être beaucoup moins continues, mais des formes performantes d'activités et d'emplois indiquent des alternatives autant aux modèles a-territoriaux promis par les outils de communication qu'aux modèles hypertrophiés de la mégalopole avec ses effets contre-productifs et ses déséconomies externes devenues si flagrantes. L'agrégat moyen de compétences et les interconnexions locales des conurbations prennent rang et fleurissent dans l'ère de la mondialisation en face des tensions à la

concentration et/ou à l'uniformisation promise par la « spécialisation flexible ».

La nouvelle répartition spatiale des activités

Les progrès, toujours attendus mais aujourd'hui à un tournant décisif, des techniques de communications ouvrent sur une forte déstabilisation du critère de localisation en modifiant la donne en matière de traitements et transferts des données. L'économie basée sur Internet (et son accès de masse par le téléphone sans ordinateur) consomme la rupture de l'unité de lieux des couples vertueux (conception/production, production/consommation) avec des impacts sur les stratégies de marchés, les comportements économiques, culturels et consuméristes. En effet la quête d'un substitut efficace à la co-présence et au face-à-face, considérés comme constitutifs de l'atmosphère propice aux belles affaires, peut être facilitée par une confiance qui s'amorce entre partenaires d'interactions immatérielles. Des dynamiques culturelles et économiques bousculent les principes organisationnels en ouvrant des moyens effectifs et efficaces de se substituer aux phénomènes urbains.

Cette réorganisation spatio-temporelle agit comme une nouvelle frontière et génère une dynamique économique porteuse donnant à espérer pouvoir sortir de plus de 20 années de morosité ; demi surprise toujours fluctuante que la croissance soutenue depuis 7-8 ans aux USA ne laissait guère présager au niveau auquel elle bouscule « l'ancienne économie ».

Si la reprise augure d'un réamorçage d'un cercle plus ou moins vertueux entre économie et emploi dans les économies du « premier » monde, elle relance le débat quant à la corrélation primordiale entre grandes villes et emplois. Et pourtant, au long du XXe siècle, la « résistance » des facteurs spécifiques de localisation a été une constante de l'adaptation des villes en tablant sur des valeurs socioculturelles et identitaires de proximité. Et cela est aussi notable dans cette « @-écono-

Les Annales de la Recherche Urbaine n° 86, 0180-930-VI-00/86/p. 17-25 © METL.



Parthenay, la première ville « numérique » en France.

mie» où l'agrégat de départ, bien que pouvant être un individu isolé, est le plus souvent un collectif relevant le défi de la perte d'activités de «son» territoire en reconstruisant image et efficacité organisationnelles sur de nouveaux produits. Le développement du district de Parthenay dans la région Poitou-Charentes, souvent qualifié de «première ville numérique française», semble vivifié par la mise à disposition d'Internet gratuit pour tous depuis plusieurs années (George, Rivard, 1998). Au-delà des effets culturels et commerciaux d'usage de cet outil, la «compétition» est un peu biaisée car en attendant d'autres vecteurs de communication, les réseaux câblés à hauts débits ont toutes les chances d'être réservés aux grands centres urbains comme la même région vient d'en faire l'amère expérience. Elle n'a pas reçu l'aide étatique escomptée pour construire un réseau de communications à hauts débits autour de quatre villes de son agrégat urbain (Niort, Angoulême, Poitiers, La Rochelle).

La métropole des grandes vertus

La technique ouvre des potentialités, mais la mutation des activités a eu majoritairement lieu dans l'urbain dense, comme le résume E. Perrin lorsqu'elle estime que «la mondialisation de l'économie implique certes de profondes transformations dans l'organisation productive des entreprises mais se joue pour une bonne partie dans les villes, en particulier les plus grandes... Les métropoles sont aujourd'hui instrumentalisées comme objets et vecteurs de la globalisation» (Perrin, 1997, p. 111). Mais en même temps, on peut penser comme M. Dunford, cité aussi par E. Perrin, que «la mégapole ne serait qu'un complexe chaotique de réseaux agglomérés recourant à la seule régulation

par le marché à l'inverse de la métropole qui conserverait une taille humaine en recherchant des solutions plus organisées et négociées à la crise du Fordisme» (op. cit., p. 112). Ce que corroborent encore Th. Fellman et B. Morel lorsqu'ils postulent que «la métropolisation devient la seule forme de territorialisation des activités économiques parce qu'elle assure une disponibilité des ressources humaines stratégiques sur le long terme et le support relationnel indispensable.» (Fellmann, Morel, 1997, p. 61).

La croissance des très grandes agglomérations mondiales autant en taille (plus de 10 millions d'habitants) qu'en nombre (plus d'une dizaine et bien plus de mégapoles) incite à établir le constat que la baisse des coûts de transports et l'avènement des communications immatérielles du village global n'aboutissent pas (encore??) à cette homogénéisation de l'espace tant annoncée. Bien sûr, comme le fait remarquer A.J. Scott, «*At the outset, then, industrial agglomeration gives rise to three primary kinds of benefits, namely (a) reductions of the costs of interindustrial exchange, (b) an acceleration of the rate at which circulating capital and information flow through the industrial system, and (c) reinforcement of transactionally-based modes of social solidarity that in many subtle ways help to underpin the functioning of industrial complexes (eg. by intensifying Marshallian atmosphere or by promoting cooperative relationships between producers)*» (Scott, 1995 b, p. 54).

L'affaire semblerait entendue, mais encore une fois, ces arguments sont aussi valables pour les mégapoles que pour les autres agrégats urbains continus ou diffus, et l'on pourrait même faire la remarque que le point c puisse fonctionner encore mieux dans les petites agglomérations que dans les grandes. Au-delà de la symbolique urbaine qui favorise la rencontre et la convivialité,

il faut bien admettre que la tautologie d'un territoire à défendre parce qu'il est agrégé et ségrégué n'est pas suffisante et que le sentiment de communauté et d'appartenance à un projet collectif peut se développer à des échelles territoriales variées.

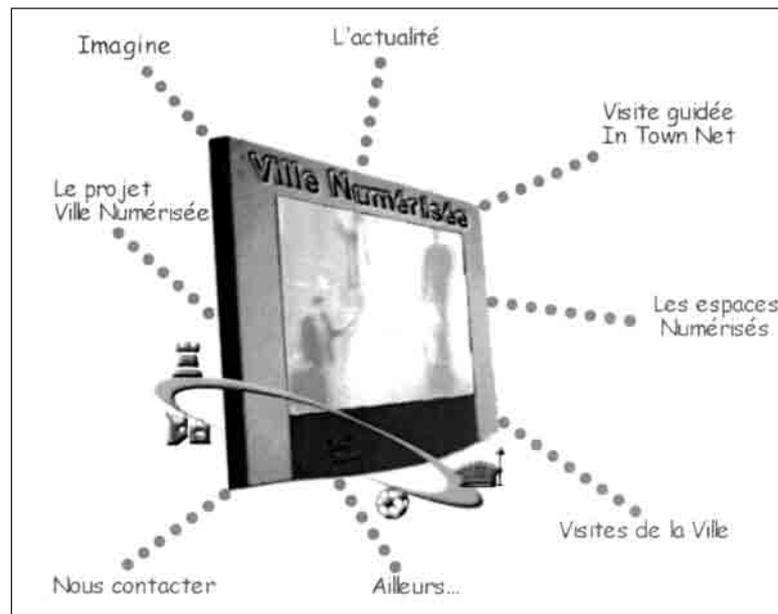
Des contre-exemples réfutent en effet la vérité tenue pour incontournable du pas de salut hors de la grande ville. La possibilité de localiser dans un village de montagne assez isolé un des meilleurs luthiers du monde, assuré que sa clientèle viendra toujours à lui, la possibilité de spécialiser dans un ville moyenne comme Grenoble un centre de recherche sur la qualité acoustique des édifices à un tel niveau de reconnaissance que l'Opéra Bastille et bien d'autres lieux sensibles à la qualité des sons font appel à lui, la liste est longue d'excellences construites ou acquises qui propulsent des petits coins de territoire en passages obligés pour clients exigeants. Il en va de même pour certaines activités très spécifiques comme le matériel d'alpinisme ou de loisir sportif qui peut être produit dans les hautes vallées alpines au cœur de leur terrain de prototypage à l'instar de l'entreprise Camp, une des leaders de ce marché, toujours localisée dans un village de 2000 habitants, Premana («le clan Codega», *Rock'n Wall* n° 5, mars 96). On est là dans une configuration adoptée avec réussite par certaines économies locales ou nationales (Suisse par exemple) qui permettraient de «s'en sortir» par le positionnement sur des niches de marchés où la concurrence est toujours en retard en vertu du bonus au pionnier ; ce qui permet des retours d'investissements importants pour asseoir le cercle vertueux où l'économique porte l'urbanisation en générant du développement, de l'emploi, etc., et réciproquement. Il y a là pour les villes de toutes tailles de vastes champs de déploiement d'activités traditionnelles modernisées et d'activités innovantes qui ne doivent leur développement qu'à des «opportunités» ouvertes pendant la montée en puissance des technologies ou des savoir-faire.

Que réserve le développement de la société de la connaissance ?

Dans cette économie de la matière grise (Lattés et al., 1973), on peut se demander pourquoi une telle emphase subsiste sur les villes mondiales, alors que d'un point de vue démographique on pourrait penser que leur continuelle ascension n'est que le reliquat d'un exode rural pour un Fordisme aujourd'hui plus gourmand en cerveaux qu'en bras. Il faut consentir à ce propos un petit détour sur la société de la connaissance dont on peut penser qu'elle s'alimente de processus cognitifs auto-amplificateurs. Si l'on se situe dans une logique d'un système évolutif qui dépasse l'impossible retour à l'état antécédent (rétroaction négative) après une quelconque perturbation, l'économie basée

sur la connaissance (Malmberg, 1997) apparaît la seule à même d'assurer des capacités auto-adaptatives permettant l'évolution par ce que Piaget nomme «l'équilibration majorante» d'un état de connaissance à un autre. Il a été considéré que ces possibilités sont restreintes à un voisinage assez immédiat qui ferait que l'on évoluerait par petites touches dans l'environnement immédiat de nos connaissances acquises. Le défi que les hommes sont sommés de relever au niveau individuel comme au niveau des entreprises ou institutions moins formelles dans la globalisation est bien de gérer ces sauts. Ainsi poser la question de la mobilité, de la flexibilité territoriale en regard du renouvellement incessant des produits devient un des enjeux contemporains que les concepts de gouvernance et d'apprentissage collectifs connotent et alimentent.

L'espace de pertinence d'un agriculteur, d'un entrepreneur, d'un chercheur, d'une organisation, d'une institution avec des contacts (marchands et/ou virtuels) en Australie, à Singapour, etc., est bien évidemment représentatif de ce nouveau territoire qui s'articule autour d'un pôle de départ (métropole) et dont les vitesses de transformation des modèles cognitifs collectifs devien-



Organigramme du site internet de Parthenay.

nent importantes. Plus le niveau de connaissance et de qualification des individus est élevé, plus leur capacité d'adaptation et d'appréhension de situations nouvelles est élevée. D'où l'idée que les capacités de passage d'un état à l'autre s'élèvent et la distance mentale entre les deux états de représentation peut devenir plus grande. Les territoires (au sens d'un ensemble défini par des proximités géographiques, affectives, culturelles qui ne se circonscrit pas à un espace compact ou continu) s'avèrent alors susceptibles de gérer leur trajectoire par

leurs capacités de gouvernance, c'est-à-dire de couplage entre développement et évaluation afin de réguler par rétroaction des systèmes à plus petits sauts possibles pour éviter les contrecoups tout en ayant la capacité de faire face à des sauts technologiques et organisationnels, cognitifs imprévus et plus hauts sans risques de désintégration synonyme de remises en selle longues, traumatiques, voire impossibles à l'échelle d'une ou deux générations.

Cela se conduit, côté pouvoirs publics, par l'incitation, l'octroi à la constitution de «ballons d'essais» successifs en phase normale afin d'élaborer des formes nouvelles, des branches alternatives sans être acculé à changer ou périr dans l'émoi qui suit le constat d'une faillite structurelle d'une économie de mono-activité. Si Montélimar peut se penser capitale du nougat pour longtemps, Laguiole fera-t-elle toujours des couteaux? Niort principalement de l'assurance? Toulouse de l'Aéronautique et du spatial? Grenoble de la micro-électronique, etc.? Évidemment non et il faut se pré-



Laguiole, couteaux entre tradition et modernité.

parer à se déprendre au bon moment d'une trajectoire, c'est-à-dire avant qu'elle ne soit plus porteuse. Alors l'issue est-elle dans une spécialisation massive comme moyen de reconnaissance mondiale et l'évolution dans ce créneau ou dans une capacité de flexibilité territoriale relative entretenant divers fers au feu? De très nombreux érudits se sont penchés sur ces questions en entrant par les firmes et en analysant l'évolution à partir de leur seul besoin pour conclure que le territoire qui répondrait le mieux serait sélectionné de manière naturelle. Depuis la spécialisation flexible, l'économie régionale a permis de voir qu'en réalité dans les mutations actuelles, la dépendance de facteurs locaux était plus forte que prévue.

On peut en effet noter que la tendance inexorable au raccourcissement du plateau de la phase de maturité dans les cycles des produits et des technologies a des conséquences sur les activités et, partant, sur les territoires qui les portent et les font évoluer de par l'interaction d'autres aménités dont on peut penser mainte-

nant qu'elles rentrent aussi de plain-pied dans la production de richesses, et dans la capacité d'évolution par le biais de l'apprentissage collectif qu'elles permettent entre des sphères complémentaires de l'ordre des services, de la recherche ou de l'éducation initiale ou continue, etc. D'autre part, le travail devenant pour une partie toujours plus grande de la population abstrait et immatériel, la contrepartie, nommée encore reproduction de la force de travail, n'est plus seulement dans le repos musculaire mais aussi dans l'enrichissement, le brassage culturel et le besoin d'un loisir physique complémentaire pour un bon équilibre et une bonne productivité. C'est la sommation de toutes ces aménités qui façonne le système adéquat.

Quelle chance pour l'agrégat moyen entre toile et archipel?

Ainsi donc la ville moyenne, petite métropole par rapport à la mégalo-métropole se trouve prise en tenaille par ces deux réalités : le toile et l'archipel. Examinons sur quelques thèmes les chances des agrégats moyens.

La finance

Première et importante entrée dans la légitimation des métropoles, la fonction financière reflète la primauté sans concurrence des très grandes villes avec leurs bourses qui résulte et participe de la concentration économique mais est aussi constitutive d'une fonction urbaine névralgique.

S'il est un domaine qui explose et résiste en même temps à la déterritorialisation potentielle des marchés immatériels et virtuels, c'est bien celui de la finance qui offre le plus bel exemple de la conciliation du réseau mondial et de l'importance concomitante des pôles et des nœuds de concentration géostratégique autour des villes les plus grandes car, comme le note M. Tabariés : «les atouts essentiels des villes comme Paris sont bien évidemment la centralité, la proximité des centres de décisions, des services quaternaires, le marché du travail de la finance, de très bonnes infrastructures de transports, ce qui a pour conséquence que l'essentiel du développement se fait à Paris même» (Tabariés, 1997, p. 48). Et à ce niveau, il y a peu à dire sur les chances des villes moyennes de renverser cette hyperconcentration des tâches financières analysées un peu comme une tautologie fataliste : ça marche parce que c'est concentré et vice-versa. Mais ce constat est déjà à pondérer lorsqu'on saisit que les vrais décideurs de Elf ou de Rhône-Poulenc ne seraient plus à Paris mais auprès des fonds de pensions américains, anglais ou allemands. Le raisonnement de l'auteur justifiant cette hyperconcentration paradoxale en regard à l'extension nécessairement mondiale du marché boursier passe par le fait que le milieu de telle ou telle grande

ville fournit le lieu propice à la formation d'agents les plus pointus ne pouvant être acquise n'importe où.

Cette argumentation est la base de notre quête pour analyser les chances des villes moyennes de parvenir à produire ces savoir-faire nécessairement circonscrits à un type de milieu, de communauté humaine. Par contre ce qui organiquement change, c'est l'ouverture des possibilités financières régionales à travers le capital-risque et les investissements aujourd'hui plus aisés dans certaines activités ce qui sans conteste apparaît comme un signe de leur valeur potentielle. Cela a été très manifeste lors d'une rencontre organisée à Grenoble par le service économique de la mairie (31 Mai 1999) sur le thème de l'émergence des projets technologiques en Innovation, Industrie, Investissement International où certaines entreprises ont témoigné d'un important changement de comportement des organismes financiers en regard des projets innovants autant risqués que potentiellement prometteurs.

Les centres de décision : étoile ou réseau horizontal ?

Un deuxième point incommensurable de la distinction entre villes moyennes et mégapoles est à rechercher dans la même tendance qu'au niveau de la concentration financière, celle des centres de décision, et ce pour des tropismes de même nature : les lieux de formation et les réseaux informels sont liés à la capacité et aux moyens des grandes villes. La tendance à rechercher des milieux d'affaires similaires fait se concentrer des acteurs pour bénéficier d'effets d'accumulation.

Ce niveau est foncièrement préoccupant pour les villes moyennes car les tendances majeures de la mondialisation introduisent des contraintes très fortes sur les centres de décision de plus en plus réduits en nombre au fur et à mesure des concentrations monopolistiques qui apparaissent inévitables dans les industries matures. La manière dont Merlin-Gérin, un des fleurons industriels de Grenoble, s'est retrouvé en très peu de temps assujéti à une nouvelle logique plus financière que technique en perdant l'indépendance de ses centres névralgiques de décision apparaît effectivement comme extrêmement préoccupante quant à la place que peuvent espérer tenir des activités dans des villes autres que métropoles d'envergure. Toulouse, la fameuse ville rose capitale régionale de surcroît, est estimée « incomplète » par G. Jalabert parce que seulement 1 % des entreprises françaises de plus de 500 salariés auraient leur siège social à Toulouse, contre 5 % à Lyon, 18 % à Barcelone, 30 % à Milan, etc. Et de renchérir que si la métropole se définit en fonction de son pouvoir de décision, les villes régionales françaises demeurent des métropoles bien incomplètes (Jalabert, 1995, p. 85). Mais la tourmente boursière introduit là des extraversion telles que l'on perd la trace des lieux réels de déci-

sion dans les activités économiques comme les incessantes prises de contrôle le laissent voir à propos de n'importe quelle activité. La grande ville résiste par un effet de pesanteur de mode gravitationnel, là où les plus petites villes devraient choisir un autre mode que le risque de « lock-in » induit pourtant par l'excellence indispensable dans une ou deux spécialités constitutives de leur réputation mondiale.

Haute technologie et valeurs ajoutées

Troisième dimension : le développement basé sur la haute technologie qui s'articule en général sur les modèles technopolitains. Ce point de vue est contesté par les tenants du développement par le marché qui stipulent que la dynamique du couple recherche publique/production privée n'est pas efficace. Mais ce type de développement local est sans doute celui qui, ces trois dernières décades, a permis à des agrégats de moyenne dimension de percer et de se développer en plate-forme d'excellence sur certaines spécialités. Une emphase particulière est mise justement sur l'intérêt d'une interaction voulue et incitée entre la recherche et la production pour la capacité d'innovation, facteur déterminant à plusieurs titres de changements proactifs



Usine Laguiole, dessinée par Philippe Starck

d'un territoire. Les résultats d'une recherche européenne menée en comparaison des facteurs de localisation de développement et de dynamique adaptative entre une dizaine de villes montrent que la notion d'apprentissage collective régional a un rôle prépondérant dans la capacité des villes concernées à favoriser l'innovation et le renouvellement des compétences. Parmi les préconditions qui apparaissent indispensables, indépendamment de la taille de l'agrégat, Keeble note : « *the most obvious are major universities characterised by either liberal or technological cultures,*

but major public sector research institutes and large private technology and R & D consultancies also appear to lay an important role in certain cases. They may help shape a local culture amongst research-based business in which research interaction, dissemination, debate and



Vitrine locale et internet mondial.

collaborative endeavour are positively valued and widely practised. This culture thus results in frequent innovative and cross-fertilising research within and between local firms.» (Keeble, 1999, P. 94).

D'autres facteurs dépendant aussi de la présence active des institutions de la connaissance pour dépasser le mode trop linéaire du « pipeline de transfert » des connaissances pour aller vers un mode beaucoup plus interactif concernent les différents pétales dépendants et que l'on nomme pépinière, couveuse, médiations, essaimage comme constitutifs de la capacité proactive d'un territoire et à ce jeu les agrégats de moyenne importance comme Göteborg, Cambridge, Grenoble, Helsinki, pour n'en rester qu'à ceux étudiés dans cette recherche, s'en sortent très bien (Lawton-Smith, De Bernardy, 1999). Ces villes moyennes ont basé leur redéploiement sur la souplesse des interactions génératrices de filiations et de ruptures par le biais de la mise en culture de nouvelles entreprises. Göteborg illustre cette orientation à travers la disparition de ses vieilles activités de chantiers navals au profit d'une dynamique liée à l'éclosion de petites entreprises issues directement ou indirectement des activités de la recherche : 350 entreprises ont ainsi vu le jour à partir des laboratoires des universités en vue de diversifier les spécialisations acquises (Lindholm, 1999).

Du côté de Cambridge, il s'agit d'une fructification entrepreneuriale sur une base universitaire de pans totalement nouveaux d'activités qui lui ont valu la dénomination du « Cambridge Phenomenon » pour expliquer la naissance d'une industrie de l'intelligence à

travers plus de 1000 petites entreprises, permettant d'agglomérer des compétences reconnues mondialement. (Segal, 1985).

Quant à Grenoble, nous pouvons affirmer que la présence concomitante des grands équipements de différentes natures, d'entreprises dynamiques et culturellement aptes à suivre les exigences de souplesse et d'adaptabilité, forme en soi un terreau fertile. Les graines qui y germent sans arrêt introduisent cette ville dans la cour de la concurrence à un niveau qui n'a que peu à voir avec sa taille moyenne et sa position de cul-de-sac géographique de communication matérielle. La spécialisation des activités à Grenoble ne porterait pas comme pourrait le laisser indiquer l'idée du district industriel sur la maîtrise d'une « filière » de l'amont à l'aval (physique nucléaire ou micro-informatique), mais bien plus sur le créneau de la « conception » liée à des ingénieries des services de hautes valeurs ajoutées dans différents domaines sanctionnant un comportement qui adopterait une stratégie de complémentarité bien plus qu'une stratégie de concurrence frontale avec des lieux de production de masse.

Il s'agit là d'aller vers le couplage des différentes dimensions évoquées comme étant les gisements de connaissances, compétences, savoirs, savoir-faire en se référant à la vision de R. Knight sur « l'intégration du savoir mondial (valeurs scientifiques et universelles) et du savoir local (culturelles et écologiques) à un niveau intermédiaire (ville et région environnante) car l'utilisation adéquate de la technologie passe par des applications novatrices et adaptées à l'usager qui font appel au savoir local ». (Knight, 1993, p. 42).

Marchés irrationnels des produits « design-intensive »

Quatrième domaine de performances concurrentielles, l'ensemble des créneaux des achats dit coup de cœur où le design joue un rôle prépondérant et qui constituent les marchés les plus puissants bien qu'en grande partie irrationnels : la mode est partout et est susceptible de faire plonger tout produit le plus épatant du point de vue fonctionnel. Il y a là deux approches suivant les mêmes distinctions de la capacité à occuper le marché de masse ou le marché élitiste. À ce niveau il y a partage et concurrence acharnée parce que l'aspect de la rapidité à imiter et à mettre sur le marché le produit concurrent est prépondérant et que les territoires qui optent pour le surf sur l'innovation sont les plus susceptibles de déclencher des rebondissements. On est là au cœur des enjeux commerciaux des marchés de masse et de la lutte pour la suprématie. Mais il faut évoquer, dans ce créneau, les diversifications très fortes des dépenses sur des marchés culturels, des jeux, des loisirs, du tourisme qui constituent les pans de renouvellement économique dont se saisissent de nombreux

acteurs, individus, organisations, collectivités, pays. Ces marchés d'enrichissements des connaissances des personnes et d'équilibre entre travail et loisir concernent tout autant l'environnement immédiat pour une reconstitution hebdomadaire voire quotidienne de l'équilibre de chacun et de l'ensemble du monde. Ces marchés sont extrêmement concurrentiels mais offrent suffisamment de différenciation pour avoir, au-delà des effets de modes compulsives, des chances de porter des pans entiers d'activités locales réarticulées aux goûts des consommateurs. L'accès à la culture mondiale par Internet, les capacités de déplacements rapides des biens et des personnes, tout cela recule le débat des avantages et inconvénients des différentes possibilités des modèles de développement.

Incidence des choix éthiques des consommateurs

Enfin dernier domaine, celui de l'éthique, de la conscience (bonne ou mauvaise) qui commence à émerger de la part des consommateurs comme une revendication susceptible d'influencer la question des localisations et qui a trait beaucoup plus à des mouvements d'opinions publiques que strictement circonscrits à des espaces conscientisés imposant des types de produits et d'activités allant dans le sens d'un développement durable. Cependant, en poursuite du mouvement technopolitain, on pourrait fort bien parvenir à des espaces qui, au lieu d'imposer uniquement l'innovation en soi comme critère de sélection des implantations, arriveraient à sélectionner les innovations qui répondraient aux exigences globales d'une écologie au sens donné par Félix Guattari dans son « écologie » et qui revient dans les concepts de développement intégré et aussi d'écologie de l'innovation (De Bernardy et al., 1993). Cette exigence peut très bien devenir un moteur concurrentiel pour peu que la montée en puissance des dangers conduise des espaces à décider de lâcher prise et d'aborder une nouvelle vague de développement éthico-durable.

L'avenir des villes moyennes

Alors, en parallèle au non-absolutisme de la monopolisation intensive qu'ont subie les entreprises, on peut penser que les scénarios qui décrivent une tendance de plus en plus marquée à la concentration non seulement des moyens de production mais aussi des moyens de maintien et reproduction sociale élargis (culturel, éducationnel, social, récréationnel, etc.) dans des mégapoles devenus villes-états à l'instar de Singapour, Taiwan, voire Tokyo ne sont pas aussi irrésistibles car beaucoup trop basés sur le simple tendanciel des réactions et rétroactions de résistance que leurs aspects contre productifs font passer pour des alterna-

tives. A. J. Scott prédit avec force, en se plaçant dans l'hypothèse pour lui la plus probable de coûts de transaction modérés et non très bas (qui est le tendanciel), que non seulement la concentration dans les régions urbaines s'accéléra afin de bénéficier d'effets forts de retour sur investissements, mais qu'en plus elles auront tendance à se spécialiser tout en étant très concurrentes sur les avantages comparatifs et les marchés culturels, etc. (Scott, 1995 a). Scott a raison sur la nécessité de se spécialiser, avec ce risque dramatique de la mono-activité, s'il considère cette spécialisation comme le moyen d'éviter la concurrence frontale entre deux ou plusieurs territoires et donc la nécessité de se situer sur un créneau où cet affrontement serait moindre. Cela dit, la logique du libéralisme étant de multiplier les concurrences par l'imitation des bons cas exemplarifiés qui ont réussi à développer une organisation performante, les chances d'être rejoint sont constitutives de la nécessité de flexibilité territoriale dans le renouvellement des compétences.

La similarité avec les pronostics faits sur le « toujours plus gros » à propos des multinationales doit être poursuivie quant aux conséquences organisationnelles et managériales de la crise des grandes structures. Elles ont grossi, certes, mais dans leur quête de nomadisme et de prédation pour des coûts de production moindres, elles ont été obligées de reconsidérer leur fonctionnement et leur management.

Il faut aller jusqu'au bout de ce que nous montre le si important mouvement de désintégration verticale avec l'octroi ou la reconnaissance d'autonomies périphé-



Göteborg : l'opéra.

riques issues des dynamiques locales dans des *clusters* qui ne sont pas super pour reprendre la terminologie de Scott, autonomies qui participent effectivement d'une manière formelle de leur compétitivité induisant ainsi une place pour toute forme intermédiaire d'aggloméra-

tion. L'établissement Hewlett-Packard de Grenoble assume la direction internationale de deux spécialisations parmi les plus importantes pour cette multinationale – micro-ordinateurs et réseaux informatiques. Transposée au cas des agglomérations, la question n'est donc pas de remettre en cause la suprématie des grandes métropoles mais de voir comment elles se relient à des entités plus petites qui leur sont indispensables, non pas en les assujettissant à devenir villes dortoirs ou ateliers de production des basses besognes (dans le cadre de la division spatiale et fonctionnelle entre centre et périphéries) mais en leur reconnaissant, suivant leur spécificité et leur dynamisme, les fonctions qu'elles veulent développer. Cette stratégie rejoint celle de l'État dans sa répartition spatiale des ressources et des compétences. Si l'on passe au niveau supérieur de régulation et de formalisation de zones d'échanges préférentielles, alors il y a nécessité de diversifier et de faire émerger des foyers d'activités nombreux atteignant un seuil critique d'économies d'échelle (ce qui est rapidement atteint en tenant compte de capacités nouvelles de services à distance et de la baisse des coûts de transaction).

Dans ce cadre, non seulement le réseau de villes moyennes faisant agrégat pour leurs spécialisations complémentaires mais aussi une stratégie pour une ville moyenne de spécialisation entretenue et évolutive par rapport aux effets d'imitation et de rattrapage concurrentiel des autres régions s'avèrent possibles sur le moyen terme, à partir du moment où les acteurs internes acceptent de rentrer dans une logique d'identité qui ressortit aux valeurs anciennes des communautés et avantages comparatifs et historiques (Paris sera toujours Paris et Lourdes toujours Lourdes) ainsi qu'aux valeurs plus modernes des avantages concurrentiels construits et évolutifs, quasiment uniques sur

une période suffisante pour assurer une rente de situation permettant de tirer ses bénéfices. La question de l'apprentissage collectif pour envisager l'évolutivité est alors centrale. Cette flexibilité territoriale, faite de la somme des flexibilités de chaque entreprise engagée dans ce jeu (pas toutes les entreprises d'un territoire à coup sûr), est complètement en phase avec les attentes et exigences de la globalisation. Elle apparaît viable si elle est gérée en connaissance de son caractère éphémère et nécessairement dynamique par les acteurs. Laguiole qui a redynamisé un secteur de la coutellerie n'a bénéficié d'un avantage de cette nature que sur une période très réduite. Mais l'avantage aux pionniers lui a tout de même permis de réfléchir à des diversifications qui prolongent son avantage de départ sur d'autres créneaux. La question est d'avoir confiance dans la capacité imaginative des acteurs afin d'opérer des ajustements et des retournements territoriaux dont on pensait il y a peu qu'ils étaient impossibles au sein d'une même génération. La société basée sur la connaissance et sa circulation rapide redonne des chances à toutes formes de structuration des activités tout en sachant que l'agrégation des capacités est jusqu'à un certain niveau sans concurrence en terme d'efficacité productive de richesses. Inversement, les *edge cities* ont engendré autour de leur sillage des vortex contre-productifs de nature physico-chimique, bien entendu, mais surtout de nature antisociale et inhumaine dont l'élimination rapide semble exclue. L'agrégat urbain de moyenne densité, avec une flexibilité dont les coûts de mise en œuvre sont moindres, peut maîtriser mieux les biorythmes des individus et des organisations afin d'équilibrer son évolution.

Michel de Bernardy

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

De Bernardy M., Boisgontier P., *Grains de technopole*, Grenoble, éd. PUG, 1988.

De Bernardy M., Boisgontier P., Goyet, G., « Ecologie de l'innovation : gisement culturel et développement durable », RISS UNESCO n° 135, 1993, p. 65-76.

Fellmann Th., Morel B., « Les systèmes d'emplois dans la métropole marseillaise », Ville, emploi, chômage, *Les Annales de la Recherche Urbaine* n° 76, 1997, pp 61-67.

George E., Rivard M., *Parthenay, entre passé médiéval et avenir numérique*, <http://composite.uqam.ca/98.1/articles/parthena.htm>.

Guattari, F., *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.

Jalabert G., *Toulouse Métropole incomplète*, Anthropos, 1995.

Perrin E., « Ville et emploi à la recherche d'un nouveau cercle vertueux », *Les Annales de la Recherche Urbaine* n° 76, 1997, p. 109-119.

Keeble D., « Regional Collective Learning Processes », *Networking and Collective Learning in Regionally Clustered High-Tech Smes*, D. Keeble and F. Wilkinson (Eds), Final Report, 1999, p. 89-104.

Knight R., « Des villes viables pour un développement durable ». L'innovation dans l'industrie, la technologie, la société, RISS UNESCO n° 135, 1993, p. 41-64.

Lattés R., Lesourne J., Armand R., *Une nouvelle industrie : la matière grise*, Paris, éd. Denoël, 1973.

Lawton-Smith H., De Bernardy M., « University and Public Research Institute Links with Regional High-Tech Smes », D. Keeble and F. Wilkinson (Eds) Final Report, 1999, p. 43-60.

Lindholm Dahlstrand Å, « Technology-based SMEs in Göteborg Region : Their Origin and Interaction with Universities and Large Firms », *Regional Studies* Vol. 33, 4, 1999, p. 379-389.

Malmberg A., « Industrial Geography : Location and Learning », *Progress in Human Geography*, 21,4, 1997, p. 573-582.

Tabariés, M., « La finance, un milieu innovateur métropolitain », *Les Annales de la Recherche Urbaine* n° 76, 1997, p. 44-52.

Scott, A.J., « Regional Motors of the Global Economy », *Futures* n° 28 (5), 1995 a, p. 391-411.

Scott, A.J., « The Geographical Foundations of Industrial Performance », *Competition and Change*, Vol. 1, 1995 b, p. 51-66.

Segal Q., *The Cambridge Phenomenon : The Growth of High Technology in a University Town*, Cambridge, Sawesey, 1985.

Michel de Bernardy de Sigoyer est ingénieur de recherche à l'ERAD, équipe de recherche-action en développement de l'Université Pierre Mendès France à Grenoble. Il a écrit notamment, en collaboration avec Pierre Boisgontier : *Grains de technopole* (Presses Universitaires de Grenoble, 1988) et *La technopole, une certaine idée de la ville* (L'Harmattan, 1996).